

■ La mémoire silencieuse de Bernard Javoy

«Orléans, Beaugency, Notre-Dame-de-Cléry Vendôme Vendôme. » Toutes les figurines murmurent discrètement, en canon, imperceptiblement, comme dans un souffle, on croit à une illusion, ce *Carillon de Vendôme*, qui est si doux, parce qu'il doit ressembler à la musique emportée par le vent loin des cloches par-dessus la Loire égrenant ces noms du pays où vit le créateur des figurines, Bernard Javoy. Elles sont douces, discrètes, toutes de retenue, infiniment réservées, ces figurines. Pas une parole ne paraît destinée à filtrer de leurs bouches à peine esquissées d'un mince coup de pinceau mouillé de vermillon. Elles conservent au dedans tout ce qu'elles pourraient exprimer. Sobrement vêtues, le plus simplement du monde, elles sont figées dans un étrange garde-à-vous qui nous livre peut-être, étrange alchimie des mots, le fin mot de l'histoire : gardez-vous. Et sentinelles de leur créateur aussi bien.

Toutes les statues sont muettes certes. Mais celles de Bernard Javoy (des statuettes en l'occurrence, elles dépassent rarement les 30 cm.) le sont encore plus que les autres. Peut-être parce qu'elles sont destinées à voyager à l'extérieur. Or, chez un paysan, on connaît les nécessités du secret. C'est déjà bien audacieux de se toquer de faire des œuvres d'art, si en plus ces œuvres parlaient trop fort, ça n'irait plus du tout ! Bernard Javoy du reste n'ose pas se dire artiste, la première chose que je l'entendis proférer, c'est qu'il n'était pas un «artiste», il s'en défendit tout de suite. Ces œuvres de bois peint (il ne laisse que fort rarement le bois brut, la peinture suppléant sans doute à sa difficulté de sculpter les expressions) sont au fond à ses yeux le produit d'une autre



Bernard Javoy "La roulotte"
Photo : B. Montpiéd

Bernard Javoy La réserve aux statuettes - Photo : B. Montpiéd



sorte de travail, pas très différent de la culture des asperges ou de l'élevage des lapins. Si d'aventure vous prenait l'envie de lui acheter de ses personnages, il vous les vendrait peut-être comme les asperges et les lapins sur la nappe cirée de sa petite cuisine, en faisant les comptes d'un crayon mouillé à ses lèvres. Il est probable que les œuvres d'art vaudraient le même prix que les asperges et les lapins.

Une petite foule de personnages de la campagne d'autrefois se presse sur une table à tréteaux dans une réserve à part de la ferme des Javoy (6 m² tout au plus) aux murs couverts de vert pistache très pâle.



Au-dessus d'eux, le créateur a ménagé un cadre pour des articles à lui consacrés (comme un, extrait de *Rustica*), des photos de vedettes de sa génération (Bourvil, Pierre Perret, Sardou, Jean Lefebvre, Jean Poiret, Annie Cordy)

Les personnages qu'il a choisis de sculpter sont toujours habillés à la mode des adultes qui vivaient dans son enfance. Comme

Albert Gabriel dans les Charentes qui habille ses statues de ciment à l'ancienne mode, selon les magazines qu'il a conservés en souvenir de sa jeunesse (1), Bernard Javoy pense ses figurines automatiquement comme des hommes et des femmes du passé. Il avoue ne pas pouvoir faire autrement. C'est ainsi que ses créatures sont aussi comme des fétiches de mémoire, chargés de ressusciter la campagne disparue d'autrefois. Chacune d'entre elles véhicule potentiellement un récit de Bernard Javoy. Car si elles sont si intensément muettes, c'est en raison inverse du formidable appétit de raconteur de leur créateur. Le jour où nous le visitâmes, Michel Boudin (le premier découvreur de Javoy, envers qui nous sommes pleins de gratitude, pour son rôle de grand intercesseur) et moi, tout entier pris par l'exigence de photographier ses statuette, je ne pus enregistrer les propos de Bernard Javoy. Je les entendais seulement en arrière-plan, déroulés en suivant le fil que tendait chacune des silhouettes, support à mémoire, tout autant que dans le cas des magnifiques peintures naïves de cette femme iranienne, Mokarrameh, qui furent montrées sur la chaîne Arte en juillet de cette année (dans le film d'Ebrahim Moktari, «Mokarrameh, soudain elle peint») Se contenter de regarder les œuvres de Bernard Javoy reste un acte incomplet tant que nous ne garderons pas trace de la mémoire vivante qui s'y attache.

Un garde-chasse a l'air bien triste. Je le fais remarquer à l'auteur qui me rétorque «Un garde-chasse, vous savez, ça ne rigole que devant une bouteille !» Non loin se tient la servante du château où officie aussi le garde-chasse. Puis le forgeron avec son enclume. Des manouches avec leur roulotte. Un petit berger encadré par deux ânes fort sympathiques. Un vigneron portant sa hotte (souvenir des premières activités de Javoy qu'il délaissa par la suite) On découvre ça et là des couples de danseurs, tous faits en série, mais chaque exemplaire différent des autres. D'autres couples, habillés de noir, endimanchés. D'autres encore, assis sur un banc, comme résignés à leur sort. Et puis des animaux, beaucoup d'animaux, chiens, perdrix, martins-pêcheurs, vaches (dont une, toute blanche parce que « c'est une vache de riche, elle n'est pas rapiécée !»), et surtout chevaux.

C'est que Bernard Javoy a une tendresse toute particulière pour



Bernard Javoy "Couple de danseurs" (verso)
Photo : B. Montpied

les chevaux. Il possédait une jument qui l'aidait pour cultiver les asperges (elles poussent si haut qu'on ne peut envisager d'y passer avec le tracteur) Il dut s'en défaire voici treize ans, en même temps qu'une opération l'obligeait à l'inactivité. C'est alors que le désir de sculpter le prit, ou plutôt le reprit, car, comme dans le cas d'un autre créateur autodidacte bien connu des amateurs de «création franche», Gaston Mouly (qui lui aussi commença de créer suite à une opération), Bernard Javoy n'avait jamais oublié que dans son enfance, il adorait modeler l'argile et avait rêvé de devenir sculpteur. Le premier sujet qu'il songea à représenter fut. un cheval, logiquement puisqu'il avait dû se séparer du modèle vivant. Nous avons ainsi la date approximative où Bernard Javoy commença la sculpture, ce fut donc il y a environ treize ans, soit vers 1987

Bernard Javoy est un paysan de l'autre rive de la Loire, côté Sologne, de cette Loire si belle, si paresseuse et aussi, si dangereuse, dit-on. Un paysan bien différent de ceux qui vivent de l'autre côté, dans la Beauce. Gaston Couté, qui était du même pays que M. Javoy, écrivait déjà au tournant de ce siècle qui finit

«En Beauc' vous les connaissez pas ?
Pour que ren n'se parde
Mang'rint on n'sait quoué, ces gâs-là,
I's mang'rint d'la marde !»

dans son poème «Les mangeux d'terre» L'agriculture intensive, industrielle a tué les modes artisanaux de production. Bernard Javoy fait partie de l'ancien modèle, et se sent un peu comme le dernier des Mohicans. Cela ne l'empêche pas de critiquer cette mutation qui entraîne avec elle des conséquences néfastes sur la santé humaine, avec l'utilisation des engrais chimiques, la pollution des nappes phréatiques, l'absence de précautions quant à la culture d'organismes génétiquement modifiés, etc. Il se sent du même bord que José Bové en somme et milite à titre individuel pour que l'on n'oublie pas complètement l'ancienne civilisation rurale qui, à côté de certains défauts (l'étroitesse de ses mœurs), possédait aussi de merveilleuses qualités, une imagination en prise sur la nature qui émanait du peuple lui-même et non pas d'une quelconque culture télévisuelle centralisée, et un esprit d'entraide et de solidarité (certes variables selon les régions)

A cause de cela, on ne peut regarder les œuvres de Bernard Javoy seulement d'un point de vue esthétique, ou seulement d'un point de vue psychologique. La biographie d'un créateur populaire tel que lui nous interpelle forcément et nous concerne.

Bruno Montpied ■

Bernard Javoy "La servante du château"
Photo : B. Montpied



(1) Cf. Bruno Montpied, « Le ciment des rêves » dans *Plein chant* n° 44 (1989)